A PROPOS DE PLAGIAT

Page littéraire de quelque actualité

Je me trouvais, l'autre soir, chez Antoine, où l'on jouait une pièce nouvelle, traduite de l'étranger : la "Bonne Espérance", de Herman Heyermans. On l'avait beaucoup applaudie, à cause du drame, qui n'est pas sans mérite, mais surtout à cause des décors, qui sont merveilleux de goût et d'exactitude pittoresque. Notre ami Antoine, sur ce terrain, a souvent fait ses preuves. Mais, cette fois, il s'est surpassé.

Pendant un entr'acte, je fus abordé par un homme de lettres très connu. Et nous causâmes de l'ouvrage.

— Il faut avouer, me dit-il, que cet Herman Heyermans a de l'aplomb.

Et, comme je me demandais où il en voulait venir, il ajouta :

— La "Bonne Espérance" est empruntée tout entière à une nouvelle de M. Masson-Forestier, "Baraterie", qui fut très remarquée quand elle parut dans la "Revue des Deux-Mondes".

Pour rafraîchir mes souvenirs, cet excellent confrère m'en résuma le sujet :

"Un armateur passant pour riche et bon, en réalité d'âme basse et inhumaine, souhaite la perte de son navire, qui est assuré plus qu'à sa valeur.

"Il décide de le faire partir, bien que ce navire — c'est un voilier — soit hors d'état de tenir la mer.

"Quelqu'un de l'équipage, au dernier moment, découvre le péril et refuse d'embarquer. Fureur de l'armateur, menaces, violences, pour obtenir l'embarquement.

"Le navire périt en mer avec tout son équipage.

"Ce sinistre, qui n'a eu aucun témoin, est prouvé par la venue, à la côte, d'une épave de la carène.

"L'armateur, aussitôt, s'abouche avec les assureurs, qui ne paraissent pas disposés à régler.

"Juste à ce moment arrive, chez l'armateur, la veuve de la principale victime. Cette jeune femme révèle qu'elle va être mère et le dit à l'armateur, auteur de la baraterie."

Tel est l'argument de "Baraterie", et tel est l'argument de "Bonne Espérance". La similitude est évidente ; elle saute aux yeux. Et M. Herman Heyermans, s'il est honnête, sera lui-même obligé d'en convenir.

— Savez-vous bien, reprit l'ami de M. Masson-Forestier, qu'il y aurait lieu de le poursuivre, comme plagiaire, et de lui réclamer des dommages-intérêts.

Je quittai le théâtre en ruminant ces propos. M. Masson-Forestier, très distingué, fut officier ministériel dans sa bonne ville de Rouen, n'a besoin de prendre l'avis de personne pour se guider. J'estime, néanmoins, que, s'il a du bon sens, il ne cherchera point quelle à son copiste. Ces procès en plagiat n'ont jamais mené à rien ; et, presque toujours, ils tournent à la confusion de ceux qui les intentent bien plus que de ceux qui les tentent à dés honorer.

Nous en avons, sous la main, un éclatant exemple : M. Victorien Sardou. Il n'est pas un homme qui ait été plus fréquemment accusé d'avoir volé les idées d'autrui.

Dès qu'une de ses oeuvres était représentée, comme elle obtenait généralement un gros succès, un choeur de protestations s'élevait dans les journaux. C'était à qui accablerait le célèbre dramaturge. Il demeurait impassible et serein sous l'avalanche. Il ne sortit de son calme qu'envers Mario Uchard, qui osa le traîner devant les juges. Il eut une manière ingénieuse et spirituelle de se défendre. Il dressa une sorte d'"argumentum" qui établissait, d'une façon péremptoire, que le "Barbier de Séville" était exactement la même pièce que l'"Ecole des Femmes" et que, par conséquent, Beaumarchais avait plagié Molière.

Voici ce curieux morceau :

ARGUMENTUM

de "Ecole des Femmes" ou du "Barbier de Séville" (Ad libitum).

"Arnolphe-Bartholo est le vieux tuteur d'une jeune fille, Agnès-Rosine, et il est amoureux de sa pupille, qui ne peut pas le souffrir et qui lui préfère un jeune galant : Horace-Almaviva. C'est en vain que Arnolphe-Bartholo fait bonne

garde et cherche à supprimer tous rapports entre Agnès-Rosine et Horace-Almaviva. La pupille est plus fine que son argus et, en dépit de toutes les ruses de Arnolphe-Bartholo, elle trouve le moyen de correspondre avec Horace-Almaviva et, même, de le recevoir dans la maison de son tuteur à l'insu de celui-ci. Enfin, Arnolphe-Bartholo se décide à brusquer les choses par son mariage avec Agnès-Rosine ; celle-ci en donne avis à son galant et, au moment même où le tuteur croit triompher, Agnès-Rosine se fait enlever par Horace-Almaviva et l'épouse à la barbe de Arnolphe-Bartholo, qui est obligé de consentir à cette union."

Ce petit travail de M. Sardou, on pourrait l'étendre à l'infini ; il ne s'applique pas uniquement aux oeuvres de théâtre, mais à toutes les productions de l'esprit. Montaigne, dans ses "Essais", fut convaincu d'avoir pillé Sénèque et Plutarque. Un critique démontra que la moitié des vers attribués à Shakespeare n'étaient pas de lui, mais de Marlowe et de divers poètes contemporains. Un autre fureteur (ils sont terribles !) découvrit que les imprécations de Camille, dans "Horace", étaient empruntées à la "Soponisbe", de Mairret, et les stances de "Polyeucte" tirées littéralement d'une "Ode à Richeieu", du sieur Godeau, obscur rimeur de ruelle.

Vous plaît-il de poursuivre cette énumération ? Nous avons tous appris par coeur la pieuse invocation d'"Athalie" :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Or, reportez-vous aux ouvrages de R.-J. Nérée, qui vivait du temps de Malherbe. Et vous y pourrez lire :

— Las ! nos petits enfants en auraient bien besoin !

— Dieu nous les a donnés, Dieu en aura le soing.

— Les pourrions-nous laisser en si grande misère ?

— Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père ;

Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,

Il donne la viande aux jeunes passereaux...

Tout vit de sa bonté.

Quand Delille disait :

Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille,

il est à peu près certain qu'il se souvenait, inconsciemment peut-être, du vers de Saurin :

Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille.

Quelqu'un encore reprochait à Voltaire d'avoir pris ces premiers vers de la "Henriade" :

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance,

à l'abbé Cassagne, qui mettait ceux-ci dans la bouche de Henri IV :

Lorsqu'après cent combats, je régnai sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Voltaire répondit avec ironie :

— Je tue ceux que je détrouisse ; autrement, il ne faut pas s'en mêler !

Voltaire, qui "détroussait" si lestement les camarades, fut détroussé lui-même, maintes fois. Il avait dit quelque part :

Lorsque du Créateur la parole féconde
Des germes du Chaos eut enfanté le monde...

Lamartine répéta :

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du Chaos...

Je m'arrête ; je ne multiplierai pas ces citations, que vous pourrez recueillir, si cela vous in-

téresse, dans les recueils de vieux Anas. Et notre conclusion, que j'ai à peine besoin d'indiquer, la voici :

C'est que le "plagiat", en littérature, n'existe pas ; que les situations sont à tout le monde ; et qu'à moins de copier mot pour mot un texte, par le seul fait qu'on y ajoute quelque chose de son cru, si peu que ce soit, on le transforme.

En conséquence, M. Masson-Forestier agira sagement en abandonnant à ses remords, s'il en a, M. Herman Heyermans. Il a assez de talent pour ne pas s'attarder à de stériles récriminations. Qu'il évite de se confondre avec ce jeune rapin qui, rencontrant un paysagiste dans un village de Solagne, lui déclara d'un ton courroucé :

— Je vous préviens, monsieur, que je me réserve ce canton.

La nature appartient à quiconque sait la sentir, l'observer et la peindre.

LE BONHOMME CHRYSALE.

"CRUEL PRESSENTIMENT"

I

Lorsque la petite fut morte,
Dans le ménage au désespoir
On étendit un crêpe noir
Qui voila tout jusqu'à la porte.

C'était une beauté si rare,
Un petit ange du Bon Dieu
Aux boucles d'or, au regard bleu ;
De ses baisers j'étais avare.

De ses trois ans le cher langage
Avait un fin gazouillement
Dans un sérieux bien charmant
Pour la mignonne au doux visage.

Et son visage était si rose
Qu'on ne pouvait trouver plus doux ;
Elle grimpa sur mes genoux
Pour me raconter quelque chose.

Et je sentais venir des larmes,
Entre autres d'un air si moqueur :
"Contrastant avec sa candeur"
Qu'elle avait vu de beaux gendarmes.

"Mais c'était des polichinelles",
Disait mon cher ange en riant ;
Oh ! ces comparaisons d'enfant,
Elles sont parfois plus cruelles !

Comme du lait, elle était blanche
Je n'avais plus de volonté
Lorsque mon regard, arrêté,
Fixait ses grands yeux de pervenche.

A mon cou l'enfant radiieuse
Jetait ses beaux bras potelés,
Avec des rires envolés,
Symbole de son âme heureuse.

II

Son souvenir encor vivace
Est comme une ombre qui me suit ;
Mais c'est surtout pendant la nuit
Qu'il m'apparaît et me terrasse.

Ma petite fille adorée
Dans un songe vient lentement...
Ses grands yeux errent tristement...
Sa petite bouche navrée

Est empreinte d'un vague songe,
Comme n'en ont plus les humains
En tremblant, j'avance mes mains
Mais pourquoi donc est-ce un mensonge ?

Une nuit, j'entendis son rire.
Oh ! oui... j'allais devenir fou
Je l'entendais je ne sais où
Il mit mon coeur tout en délire.

Maintenant partout où je passe,
Quand je vois de jolis bébés,
Le regret des rêves tombés
Remonte à mon coeur et le glace.

GEORGES QUENTIN.